

—C'est ça, ça me va, vive la Belgique, c'est une terre hospitalière.

Et il ajouta avec une grimace immonde :

—Moi, je n'ai jamais travaillé en Belgique.

Gaston se disposait à rentrer dans les salons du cercle, où sa querelle déjà connue était l'objet de tous les commentaires.

On entourait...

Au milieu d'un groupe, Oscar Courtin fournissait des détails très amplifiés sur l'aventure.

—Chose ! Machin !... Vous ne savez que ça... avec son... oui, son beau frère, ça devait finir comme cela... Ils se faisaient des yeux depuis une quinzaine... Ça grésillait !... Ils se tueraient !... Ça va être atroce... Chose, Machin est d'une force extraordinaire... Je l'ai vu tirer à la salle de... vous savez bien...

Au même moment, le beau Gaston perça les rangs épais du groupe, suivi de M. de la Glandière qui s'était fait une tête d'occasion, marchait roide, compassé, ne quittant pas son client d'une semelle...

Gaston posa la main sur l'avant bras du petit Courtin et lui dit très doucement, mais de façon néanmoins à être entendu des membres du cercle :

—Mon cher ami, voulez-vous me permettre de vous demander un très grand service ?...

Le petit Chose, Machin devint cramoisi.

Du coup il retrouva le nom de Gustave et lui répondit en bredouillant très fort :

—Mon cher Ker... Ker... Ker... Ker... Ker... saint, je suis tout à vos ordres...

—Voulez-vous me servir de premier témoin ?

Du coup, le gommeux bondit sur ses ergots, comme un petit coq de combat, et roula autour de lui des yeux fulgurants.

—Oui ! oui, mon cher !... vous pouvez compter sur moi... Mais nous ne pouvons traiter cette question en public...

—Oui, —répliqua Romain, avec un mouvement de tête très accentué, —faut être correct.

Un coup d'œil de Gaston remercia Romain de son a propos. La locution était pour cette fois admirablement placée.

Gaston prit encore avant de quitter le salon de jeu, le petit Courtin à part, en lui disant à mi-voix, toujours de façon à être entendu :

—Mon cher, vous comprenez pourquoi je réclame de vous ce service... Mon excellent ami, M. de la Glandière... que vous connaissez, n'est-ce pas ?...

—Si je le connais !... nous avons chassé ensemble à Chose... Machin...

—Dans ses énormes propriétés situées sur les confins de la Mayenne et de la Vendée...

—C'est cela !... c'est cela même...

—Eh bien, mon cher, notre excellent de la Glandière est courageux comme un lion, qu'il a chassé nombre de fois, comme un tigre dont il a tué quelques douzaines. Mais il ne connaît guère, je le crois du moins, que le duel à l'américaine... c'est pourquoi, bien que vous soyez beaucoup plus jeune que lui, je vous confie la direction du combat.

—Parfaitement !... Vous pouvez compter sur moi à la vie et à la mort... et vous verrez comment je sais me conduire, mon excellent bon... militairement. J'ai déjà servi de témoin à Chose... Machin

—Et vous avez été parfaitement correct, —placa très justement, pour la seconde fois, l'excellent de la Glandière.

—Tenez ! —fit Gaston, —voilà la carte du premier témoin de mon adversaire...

—Le baron Octave de Marcennay !... lut le petit Courtin.

Et il ajouta :

—Est-ce que c'est le... Chose !... Machin ?

Voyant qu'il ne viendrait jamais à bout de prononcer le mot, Gaston le lui fournit en lui disant :

—L'explorateur ?...

—C'est cela ! oui, c'est cela !... Vous avez très bien compris ma question... Est-ce que c'est l'ex... plorateur ?

—Parfaitement, —répliqua Romain en saluant, —et c'est un gars solide... je vous prie de le croire.

Gaston marcha sur le pied de M. de la Glandière, qui ne broncha point, en lui disant :

—Ce satané de la Glandière, toujours des mots de son pays... Le baron de Marcennay n'est

pas un gars... Nous ne sommes ici ni en Anjou ni en Vendée...

—Parfaitement, —fit Romain revenant à l'ordre.

Oscar Courtin se disposait à prendre congé de son client...

Il allait occuper sa soirée à chercher plusieurs paires d'épées, des gants, retenir une voiture, un médecin... tout ce qui constitue en un mot les accessoires du duel...

—Et surtout, —lui dit Romain, en lui secouant la main à tout briser, —soyons corrects...

—Il est très bien, —fit Oscar Courtin, en réapparaissant dans les salons du club, —oui, en vérité, il est très bien ce Chose, Machin... de la Glandière...

—Vous le connaissez ? —demanda l'un des membres. —Je ne l'ai jamais tant vu que depuis quelques mois... Et on ne sait ni d'où il sort, ni d'où il vient...

—Vous ne le connaissez pas, —fit Oscar, en agitant ses bras d'un air ébahi ! —Vous ne connaissez pas... cet excellent... comment donc, M. de la Glandière... Mais il est très connu, mon excellent bon... Une chasse... superbe... en.. Chose, comment donc !... en An... jou ?...

J'y suis... Mais j'y ai été, moi !... J'ai chassé chez lui !... Il possède à, attendez donc... un vieux château... très chics les vieux châteaux !

Mon Dieu ! à Paris on est pas bien difficile pour les renseignements, les références. M. de la Glandière avait donc, grâce à Oscar, obtenu ses lettres de grande naturalisation.

Tandis que Gaston entraînait Romain, celui-ci le poursuivait de ses doléances.

—Tu avais dit pourtant qu'il n'y avait personne dans le cabinet à côté... que tu avais pris tes précautions... que...

Gaston se retourna et, d'une voix brusque, pleine d'impatience :

—Mais tais-toi donc, double brute ! Tu ne comprendras donc jamais rien... Tu n'as donc pas vu que je savais parfaitement que mon animal de beau frère se trouvait là !...

—Ah ! bah !...

Et Romain roula de gros yeux ahuris...

—Alors, qu'est-ce que tu lui veux, à ton beau frère ?

—Ce que je lui veux !... mais le tuer... tout simplement... Et tu verras si après demain matin, au plus tard, je ne le couche pas sur le carreau... Quant à toi, tu me feras le plaisir de te tenir comme tu l'as déjà fait et de m'épargner tes réflexions stupides.

—Parfaitement, —répliqua Romain sans trop savoir ce qu'il disait.

A l'hôtel Stroganof, dès que M. de Lauriac avait pu se trouver seul avec Fédor, il avait raconté à celui-ci la scène qui s'était passée au Boston.

Le conte n'avait pu que répéter ce qu'il avait déjà dit à son ami :

—Je suis tout à vous, Henri, usez pleinement de moi.

M. de Lauriac expliqua alors à Fédor comment il avait déjà son ami de Marcennay comme premier témoin, et de quelle façon il se considérait comme obligé d'accepter les conditions de celui qu'il avait frappé au visage.

Et ils prirent rendez-vous pour le lendemain matin, à l'hôtel où M. de Marcennay était descendu.

Une fois seul, Henri regagna le boulevard, à un restaurant duquel il avait donné rendez-vous pour dîner et passer la soirée ensemble.

—Ah ça ! —fit M. de Marcennay, lorsqu'ils furent assis en face l'un de l'autre, —tu te battras demain ou après demain. Tires-tu, au moins ? et sais-tu tenir un pistolet ?

—Oui, oui, n'aie pas d'inquiétude... Je te promets de te faire honneur sur le terrain...

M. de Lauriac prononça ces derniers mots en les appuyant d'un sourire.

—Parbleu ! —répliqua Octave de Marcennay avec un geste d'humeur, —je ne doute pas de ta bravoure ; mais avec la vie que tu mènes, il m'est permis de ne pas être certain de ton adresse...

Et, où je me trompe fort, —j'ai l'habitude de juger les hommes, —et le joli monsieur que nous allons avoir en face de nous, doit être ferré sur tous les genres de sport... C'est fluet, mais nerveux, et

au milieu de ses yeux de fille, j'ai vu luire, tandis qu'il te parlait, un éclair d'une énergie féroce.

—Il me hait ! et la chose est si bien compréhensible... Je suis le seul homme de la famille, et je le gêne. Il est convaincu que s'il ne m'avait pas en face de lui, il aurait aisément raison de ma pauvre Blanche et de notre mère... Deux femmes ne pourraient lutter contre lui... C'est certainement le seul motif, autrement nous n'aurions jamais eu d'explications ni de scène...

—Bien, c'est suffisant... En tout cas je voudrais te voir au tir, ce soir, et ensuite faire des armes chez toi...

—Cela ne souffre aucune difficulté.

—Qui t'a mis l'épée à la main ?...

—Vigéant...

—Parfait... N'importe, je veux tirer avec toi, j'ai été assez fort... et en escrime je crois posséder des notions spéciales qui, sur le terrain, peuvent être fort utiles.

Le dîner terminé, les deux amis se rendirent chez Gaston, où le marquis de Lauriac, à commandement, fit de fort jolis cartons, et toutes ses balles furent fort bien groupées.

Aussitôt après ils se transportèrent rue de la Boétie, où le jeune homme occupait, durant ses séjours à Paris, un élégant entresol.

Des épées de combat mouchetées furent décrochées d'une panoplie, et en écartant quelques meubles, on trouva un espace plus que suffisant pour tirer.

—Tu sais, —fit M. de Marcennay, en mettant habit bas, —je tire à fond et j'ai la main dure. Méfie-toi des bleus, car nous n'avons pas de vestes...

Et les deux amis tombèrent en garde.

Henri ne s'était pas vanté, il était réellement très fort... Mais il avait affaire à un adversaire d'une redoutable vigueur, les parades d'Octave étaient réellement brisantes, et elles démontraient à tout instant la ligne de tir de son adversaire.

—Ce n'est pas mal, —fit M. de Marcennay, après la première reprise, —c'est même bien, tu te tiens on ne peut mieux... Il n'y a qu'une chose qui te gêne, c'est la force, je suis beaucoup plus solide que toi. Cet avantage là, ton beau frère ne l'aura pas sur toi... Mais il en est d'autres qu'il faut craindre.

—Que veux-tu que j'aie à redouter sur le terrain ?... Il ne m'assassinerait pas, je suppose... Toi et Stroganof vous saurez bien l'en empêcher.

—Mon Dieu ! sans t'assassiner, il peut te porter des coups inconnus, qui ne sont pas dans les règles... Il y a la botte secrète dont on plaisante tant.

—Tu y crois ? —fit Henri avec un sourire d'incrédulité.

—Très certainement... Dans le temps où je battais, moi aussi, le pavé de Paris, à l'époque du temps perdu, de ma vie gâchée, que je me reproche encore aujourd'hui, bien que j'aie tout fait pour la racheter, j'essayais de tous les sports pour tuer le temps. C'est ainsi que j'ai appris la boxe, la canne, la lutte à main plate... et tous les jolis jeux au moyen desquels on peut casser les os ou les reins à un adversaire. J'avais pris pour professeur un vieux gredin, maigre, sec, tout à fait en acier, qui avait dû trainer dans tous les bagnes, où il avait appris un tas de trucs canailles, qu'il a bien voulu m'apprendre, car il m'honorait d'une estime toute particulière. —“ Vous irez loin, vous ”, —me répétait-il souvent ; il ne croyait pas si bien dire. Entre autres coups, il m'a détaillé certaines attaques perfides que je voudrais te faire connaître à mon tour, non pas pour t'en servir, bien entendu, mais afin de te mettre à même de les parer.

M. de Marcennay remettait l'épée à la main.

—Là, —dit-il, quand il eut son ami en face de lui, —comprends bien, je te tire dans la figure, sans tirer à fond, mais te menaçant à diverses reprises dans la ligne haute... Tu vois, instinctivement tu relèves la main... Puis, je m'aplatis, et t'allonge un grand coup d'épée dans le bas-ventre... Là... Tu vois que tu n'as pas pu parer... et que si les épées étaient démouchetées, tu étais un homme mort.

—C'est vrai, —fit Henri qui avait reçu un maître coup de bouton.